

1  
JOUR DES MORTS

Cette année-là, il revint à Martinho Dias Nabasco d'accompagner ce qui restait d'une nombreuse et riche famille au cimetière de son lieu d'origine. Des descendants, il y en avait encore beaucoup à l'étranger, mais la maison où s'entassaient objets et souvenirs les plus évidents était pratiquement inhabitée. Martinho, l'air de mauvaise humeur, comme tout jeune garçon amené à manifester en public son attention envers une personne âgée, prit la main de sa grand-mère afin de l'empêcher de trébucher sur les cailloux du chemin. Un flot de voitures recouvrait la route, les unes en mouvement, les autres cherchant à se garer devant les portes cochères et les entrées dont on pouvait penser que nul ne les utiliserait, en cet austère début du jour des Morts. Les carrosseries brillaient sous les rayons d'un franc soleil. Le cimetière que Martinho avait connu encore à demi rural, et où quelques chapelles funéraires s'élevaient au dessus des simples tombes de terre, s'était agrandi et débordait de sépultures récentes. Les marbres et le granit poli donnaient à ce champ de repos l'aspect de cuisines bien agencées, égayées par des brassées de fleurs. Au milieu de la masse des chrysanthèmes se détachaient de pâles orchidées. C'était un luxe, un hommage rendu aux morts. Et quels morts ! Martinho admirait leurs pathétiques visages dans les cadres dorés, ainsi que les lettres, également dorées, sur les dalles toutes neuves.

– On croirait qu'ils sont tous morts en même temps, dit-il en tenant toujours fermement la main de sa grand-mère, une main froide, aux jolis doigts squelettiques.

– Tiens-toi convenablement, et surtout ne me fais pas rire.

– Moi ? Mais c'est vous, grand-mère, qui riez de tout sans pitié. Vous savez bien que c'est vrai. Comme notre caveau de famille est délabré ! Tel qu'il est, pourtant, il ne manque pas de grandeur.

Un fil de son chandail se prit à la balustrade du monument, qui avait été novateur en son temps. De faux troncs d'arbres en ciment l'entouraient, ce qui à l'époque devait représenter le summum, sinon du bon goût, en tout cas de l'audace. Commençait alors l'ère du béton, et le vieil ingénieur qui reposait là, et dont Martinho connaissait à peine le nom, était coutumier de ces provocations. C'était le grand-père de son grand-père, ce qui, pour Martinho, ne représentait plus qu'une parenté lointaine et labyrinthique. Ses portraits montraient un homme élégant dans son costume de pied-de-poule gris et avec une barbe qui, probablement, dissimulait un menton indécis. Celui-là même dont Martinho avait hérité, un peu fuyant, et qui faisait ressortir un nez étroit et proéminent. Un nez de juif, en somme.

N'empêche qu'il était beau garçon, le jeune Martinho. Doux comme un sucre quand il le voulait, et d'une patience de Christ. Même si, toujours comme le Christ, il avait de subites colères que seule comprenait sa grand-mère.

“Ça lui passera. C'est un homme, et les hommes sont imprévisibles”, disait celle-ci à sa fille Paula, la mère de Martinho, une brune aux yeux superbes, presque verts, qui n'avaient pas encore perdu leur brillant. Quant à la grand-mère, elle avait passé avec quelque difficulté le cap de la cinquantaine, un fibrome, développé à cet âge, l'ayant affaiblie au point de la rendre nerveuse, prompte à fondre en larmes. Elle consulta à Paris un vieux médecin plein de compassion ; il lui délivra une ordonnance qu'elle fit exécuter place de l'Opéra, après quoi, mi-déçue mi-rassurée, elle alla manger des huîtres. Comme Proust, Martinho Dias Nabasco

avait grandi entre deux femmes qui l'aimaient ; d'un amour sujet aux changements, il est vrai, mais comme toutes choses dans la vie.

Cette année-là, Paula Nabasco, ayant prolongé ses vacances à Biarritz, ne put aller fleurir la tombe de ses morts, une tombe toujours plus difficile d'accès dans une province qui avait été le berceau des Nabasco, mais qui s'urbanisait au point de devenir méconnaissable. Le lien unissant Paula à Biarritz résultait d'une vieille histoire de famille et remontait à l'exil des Nabasco aux débuts de la République – exil facilité par la fortune dont ils disposaient et qui leur permettait d'être respectés sans que l'on se préoccupât de leur nom ni de leur origine. Formant d'abord une fratrie si nombreuse que l'on eût dit un couvent plutôt qu'un foyer, les Nabasco s'étaient dénaturés au point de n'avoir plus qu'un petit nombre d'enfants, surtout après la guerre de 1914, lorsque la vie était devenue bizarre et divertissante. Dans la bonne bourgeoisie d'alors, on se piquait de n'avoir qu'un seul enfant, ou bien un "petit couple". Le temps de l'aïeul Nabasco – celui de la tombe en béton armé – avait marqué la fin d'une procréation naturelle, sans recours aux préservatifs ni au coït interrompu. Il eut neuf enfants, dont trois étaient des déficients mentaux aux instincts retors, des pyromanes, et ainsi de suite.

Mais Maria Rosa Nabasco, la grand-mère de Martinho, se limita à mettre au monde un garçon et une fille, à laquelle elle donna le nom de Paula, qui n'existait pas encore dans la famille et qu'elle estimait indispensable dans une généalogie catholique. Saint Paul était l'un de ses amis de prédilection, pour des raisons qu'elle préférait ne pas aborder et qui du reste n'étaient pas des plus canoniques.

Jusqu'à l'âge de neuf ans, Martinho vécut persuadé que le monde était peuplé de personnes intelligentes, inventives et créatrices. Aussi, s'apercevoir que beaucoup, parmi elles, étaient des "demeurées", comme disait sa grand-mère Maria Rosa, le perturba. Lorsque, comme Martinho, on est issu d'une famille où même les déficients mentaux sont assez bien pourvus en matière grise pour lancer des histoires drôles, des bons mots et des calembours géniaux, prendre conscience qu'il existe bien pire, des hordes de véritables brutes et de mélancoliques actifs et passifs, cause un véritable choc. Les Cunhas eux-mêmes, par tradition serviteurs des Nabasco, constituaient une élite de gens raffinés dans leurs goûts et leurs pensées. Les Cunhas étaient au nombre de huit, sept frères et une soeur appelée Ana. Très laide, au contraire de ses frères tous élégants et jolis garçons, celle-ci possédait l'esprit le plus élevé qui soit, avec la grâce qui lui correspond. Jamais elle ne se maria, et Maria Rosa l'appelait souvent auprès d'elle afin qu'elle lui réjouît le coeur, qu'elle avait sujet à toutes sortes d'appréhensions, comme celui du roi David.